

Et, tirant de la poche de son habit le portefeuille de chagrin rouge, il le tendit à Georges.

Périne, poussant une sorte de rugissement, bondit comme une panthère et saisit le portefeuille au passage en s'écriant :

— Oh ! avec ma réhabilitation ! avec ma vengeance !

— Que dit-elle ? se demanda Gontran qui devint livide.

Mais la pensée qu'il avait brûlé de sa propre main la lettre de Mme de Kéroual à Philippe de la Brière le rassura bien vite.

— Ah ! vous n'avez pas tout prévu, monsieur le baron, reprit Périne, et vous venez de vous livrer vous-même.

Tout en parlant, la femme de Jean Rosier avait ouvert le portefeuille, et fouillant dans cette case secrète dont nous avons parlé plus d'une fois, elle en tirait un papier plié en quatre.

Le personnage vêtu de noir et décoré de la rosette d'officier sortit de la chambre où il s'était tenu jusque là et vint se placer à côté de Périne.

— Lisez, monsieur, lisez ! dit elle en lui tendant la feuille de papier avec un geste de triomphe.

Dieu est bon ! Dieu est juste !

Gontran regardait avec stupeur ce personnage, imposant de visage et de tournure qui se trouvait parmi les invités et qu'il ne connaissait pas.

— Que signifie cela ? se demandait-il avec épouvante, et il sentait vaguement le terrain manquer sous ses pieds.

L'inconnu déplaça le papier et lut à haute voix au milieu d'un silence si profond qu'on entendait battre les cœurs.

“ Qu'aucun soupçon n'atteigne Périne Rosier, un ange de fidélité, d'abnégation, de dévouement. C'est à elle que je confie ma fille et ma fortune à l'heure où je meurs empoisonnée par le baron Gontran de Strény. Et c'est daté du château de Rochetaille, le 30 novembre 1847, et c'est signé : Comtesse Léonie de Kéroual.”

— Je suis perdu ! murmura Gontran, chez qui la prostration la plus complète remplaça sans transition l'audace la plus illimitée.

— Oh ! Marthe, mon enfant chérie, s'écria Périne d'une voix que l'émotion brisait, tu vois bien que je n'avais pas assassiné ta mère !

Marthe était déjà dans ses bras et lui rendait ses baisers avec usure en balbutiant :

— Ah ! vous êtes ma mère aussi, vous..... toujours ma mère !

Lionel Morton prit respectueusement la main de Périne et la porta à ses lèvres.

— Et moi, madame, dit-il, je serai votre fils.

— Gontran de Strény, reprit l'inconnu, au nom de la loi, je vous déclare en état d'arrestation.

— De quel droit ?..... Qui donc êtes vous ?..... balbutia le baron en reculant.

— Je suis le procureur impérial, répondit l'inconnu.

Le procureur impérial ! murmura Tromb-Alcazar. Il ne fait pas bon ici pour nous.....filons !

— Ça ne s'rait pas à faire, mon bonhomme, répliqua Guignolet qui s'était posté derrière lui, et qui le saisit par sa longue barbe au moment où il pirouettait sur ses talons pour prendre la clef des champs.

— Oh ! mon rêve de parfumerie ! gémit l'ex-mo-dèle. Mon beau rêve, adieu !..... Pas de chance !

Passe-la-Jambe, témoin de l'infortune de son associé, voulut fuir dans une autre direction. Il se heurta contre Georgette, qui lui mit la main sur le collet, comme un brave petit homme, en disant :

— Bougeons pas !

— Au clo ! pensa le jeune coquin en baissant l'oreille. Voilà ce que c'est que d'aller dans le grand monde !

— Eh bien, monsieur le procureur impérial demanda Georges de la Brière au magistrat, que vous avais-je promis ? Ai-je tenu ma parole ?

— Vous avez éclairé la justice, et la justice vous remercie. Périne Rosier est libre et son mari le sera dans une heure.

— Dieu est bon ! murmura Périne pour la seconde fois.

Le petit hôtel de la rue de Boulogne était entouré d'agents qui n'attendaient qu'un ordre. Cet ordre fut donné.

Gontran, prisonnier, demanda et obtint la faveur d'être conduit par ses gardiens dans son cabinet pour y prendre quelques papiers.

Sur ce bureau se trouvaient deux pistolets. Il en saisit un et se fit sauter la cervelle, évitant ainsi la cour d'assises et la casaque des forçats.

Tromb-Alcazar et Passé-la-Jambe sont à Cayenne, à l'heure où nous écrivons ces lignes, et poussent des soupirs à faire tourner des moulins à vent quand il songent au magasin coquet qu'ils devaient mettre sous le patronage des ODEURS DE PARIS, à la plus grande gloire d'un fameux journaliste.

Georges de la Brière a obtenu la chose qu'il désirait le plus en ce monde, la réhabilitation de son père. Il possède une grande fortune et il la dépense noblement.

Mme Gerfaut, — ci-devant Olympe Silas — s'est éprise, il y deux ans, d'un agréable drôle, pilier d'estaminet et très-fort au billard, elle l'a parfaitement bien épousé.

Lionel Morton est le mari toujours amoureux de Marthe de Kéroual, qui vient de lui donner un adorable petit garçon, le même jour où Georgette, devenue Mme Guignolet, mettait au monde une charmante petite fille.

Jean Rosier, — qui ne se grise plus qu'une fois par an, — habite avec Périne et le jeune ménage Guignolet une délicieuse maison de campagne, présent de nocce de Lionel Morton.

Ils sont riches et ils sont heureux puisque Marthe est heureuse et riche, et Périne répète souvent :

— Dieu est bon !

FIN.

